

Imperceptiblement Jonathan hésita.... Au Havre, répondit-il, au bout de quelques secondes.

—Alors, demanda Robert, vous prendrez l'express de demain matin, à huit heures vingt ?

—Non, je partirai de préférence ce soir à six heures trente-sept, afin de rester le moins possible loin de vous tous.

Dans la salle à manger, Suzanne aux aguets se dit :

—Il va voir en Normandie si Clotilde est toujours dans son orphelinat. Avec son infernale adresse, il aura vite retrouvé sa trace. C'est le moment de veiller sur elle.... Il se doute peut-être de quelque chose la concernant !....

Mais d'un autre côté, comme ses soupçons seront endormis par l'espérance de son prochain mariage. Il va rester ; autrement, il filait ce soir même pour l'Amérique....

Vers deux heures, Georgette sortit en voiture avec l'Américain afin d'aller acheter sa potiche.

Suzanne prétextait des occupations urgentes et ne voulut point accompagner Mlle Chaniers.

—Alors je vais y aller, moi, déclara Adèle.

—Pourquoi cela ? demanda la gouvernante.

—Parce qu'une jeune fille ne doit pas sortir seule avec un étranger.

—Oh ! un étranger !.... répéta Suzanne avec un éclair dans les yeux.

Adèle devint très pâle.

—Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

—Rien. Mais sir Jonathan n'est point un étranger pour Georgette. Et elle est en sûreté avec lui, il l'aime tant !

—Je ne te comprends pas.

—N'essayez pas, vous n'y parviendriez pas toute seule.

—Tes mystères me font mourir.

—Patience, ils seront bientôt finis, je l'espère. En attendant, occupez-vous un peu moins de Georgette, cette enfant sans cœur que nous avons tant adorée vous et moi, et qui ne nous aime ni l'une ni l'autre, pour penser un peu plus à votre Clotilde si bonne, si belle, si honnête, qui a les yeux de Georges, la physionomie de Pierre, et votre tournure à vous !....

—Suzanne !.... tu vas t'expliquer cette fois-ci, ou je vais devenir folle !.... Que veux-tu dire ? Oh ! parle, au nom de toutes mes douleurs, parle !

—Taisez-vous !.... C'est moi qui suis une folle de ne pas savoir me contenir, quand ce que je poursuis dépend de la plus absolue discrétion.... Mais je vous adore tellement que je voudrais vous donner confiance en moi, quand je vous dis : Ne vous préoccupez pas tant de Georgette ; que toutes vos pensées, votre cœur, votre tendresse volent vers l'autre, si digne d'être aimée.

—Et que m'est-elle donc cette autre, Dieu du ciel ?....

—Silence, malheureuse !.... Ici, les murs même pourraient vous entendre !....

—Et quand parleras-tu ?

Très bas, à son oreille, Suzanne murmura :

—Quand je serai sûre que ce maudit est vraiment loin d'ici !....

Adèle ne protesta pas.

Afin de ne pas rester en butte aux questions de Mme Chaniers, la jeune femme de charge la quitta.

Elle se dirigea aussitôt vers le cabinet de l'usine où Robert, chaque jour, travaillait à côté de son père.

Mais M. de Sauves cette après-midi-là était sorti pour des rendez-vous d'affaires, ainsi qu'il l'avait dit ; Suzanne était donc sûre de trouver le jeune homme tout seul.

Comme la jeune gouvernante traversait la cour, sir Pierce et Georgette partaient tous les deux en voiture découverte.

La fillette était radieuse.

Il sembla, au contraire, à Suzanne que l'Américain avait le visage extrêmement soucieux et préoccupé.

—Il sent la poudre, se dit-elle.

Et plus bas, très angoissée, très perplexe, elle ajouta :

—Comment trouver un piège assez habile où le faire tomber ?.... Comment arriver à lui faire avouer ses crimes à lui-même ?.... car il n'y a pas une preuve contre lui, rien !....

La substitution de l'enfant ?.... Nul ne l'a vue.

Quant à sa personnalité, elle est si solidement établie, qu'il faudrait quelque miracle pour la battre en brèche.

Demain lorsque je serai sûre de ne pas être vue ou suivie par lui, j'irai raconter tout cela à M. Marais, rue Jacob.

Mais j'ai bien peur que lui-même soit aussi embarrassé que moi....

Elle était appuyée au montant de la porte et toute songeuse, elle réfléchissait, laissant ses yeux fixés vers l'endroit par où la voiture avait disparu.

Une voix connue l'arracha à sa préoccupation.

—Qu'est-ce que tu fais là, Suzette ? demandait Robert.

—Je vous cherche.

—On ne le dirait pas. Mais entre tout de même. Si tu as des confidences à me faire, je suis tout seul.

Elle obéit.

—Fermez bien les portes, Robert, dit-elle au jeune homme.

—C'est donc grave, ce que tu as à me raconter ?

—Tout ce qu'il y a de plus grave.

Soigneusement, Robert fit retomber les lourdes draperies de drap vert.

—Là, dit-il, bienveillant et sérieux, je t'écoute.

—J'ai reconduit Clotilde chez elle dimanche dernier, dit-elle aussitôt, c'est-à-dire hier.

Il devint plus blanc qu'une cire.

—O Suzette !.... murmura-t-il, que veux-tu dire ?

Elle se leva et prenant les deux mains du jeune homme, avec le doux tutoiement d'autrefois, celui qu'elle employait quand elle le portait jadis dans ses bras :

—Que je t'aime bien, mon cher petit, dit-elle en baisant ses cheveux, et que je ne veux pas que tu souffres !....

—Tu sais donc ?....

—Que vous êtes deux cœurs vaillants et droits. Oh ! oui, va, mon Robert, je sais cela, et bien autre chose encore.

Par exemple, que Clotilde est digne de toi, que vous êtes créés l'un pour l'autre, et que ta vieille amie te promet que vous serez mari et femme, mes mignons, et qu'elle élèvera vos enfants comme elle t'a élevé, Robert !

Un mouvement plus fort que sa volonté fit lever le fils de Pierre de la chaise sur laquelle il était assis, la tête cachée dans ses mains.

Tout à coup, il se trouva debout, pressant comme un fou la jeune femme dans ses bras.

—O chère Providence !.... murmura-t-il, toi qui es toujours été si bonne, sois bénie autant que tu es aimée !.... Je te crois, ma Suzie, tu me re-mets le paradis dans le cœur.... Je suis heureux, heureux comme je ne l'ai jamais été !....

Elle se dégagea.

—C'est bien, cela, d'avoir confiance, dit-elle avec son doux sourire ému, mais ce n'est pas assez.

—Que faut-il encore ?

—D'abord veiller sur Clotilde.

—Un danger la menace donc ?

—J'en ai peur. Recommande-lui de bien faire attention à tout ce qui va lui arriver, ces jours-ci. Qu'elle ne croit aucune lettre reçue ; qu'elle n'aille à aucun rendez-vous, lui dirait-on que c'est Adèle, toi ou moi, qui le lui donnons.

Surtout, toi, va chaque soir l'attendre à la sortie de son magasin, et accompagne-la jusque chez elle.

—Je le ferai, dit-il, très grave !

—Autre chose. Gare-toi comme de la peste de cet Américain maudit, de cette canaille qui est venue ici capter si étrangement la confiance de tous.

—Est-ce de sir Jonathan Pierce dont tu veux parler, Suzanne ? demanda Robert stupéfait d'étonnement.

—Et de qui donc ?.... Adèle, Pierre, toi Robert, vous êtes trop honnêtes les uns et les autres pour lire dans certaines âmes plus noires que l'enfer.

Cet étranger a su se faufiler parmi vous, entrer dans vos vies.... il est si adroit !

A toi surtout, Robert, il t'a inspiré de l'affection en veillant sur ta jeunesse. Tu as cru que c'était par sollicitude et tu lui en as été reconnaissant,

sans deviner à quel but caché il obéissait, le bandit !....

—Suzanne !.... Ne divagues-tu pas ?....

—Tais-toi, seule je le connais, je l'ai percé à jour, j'ai deviné le moindre de ses actes. Mais Robert, même sans me comprendre tout à fait aujourd'hui, je te supplie de m'obéir, de te taire, de me croire !.... Au nom de ton amour pour Clotilde, que tes lèvres soient closes pendant quelques jours-encore, mais irrévocablement closes, même vis-à-vis de ta mère, même vis-à-vis de ton père !

Pour atteindre le but que je poursuis, il me faudra peut-être ton aide.... Je ne le sais pas au juste, mais tout peut se produire. Puis-je compter sur toi absolument, complètement ?

La parole souverainement énergique et décidée de cette fille intelligente, qu'il savait si honnête et si dévouée, impressionnait Robert jusqu'au fond des entrailles.

Il aimait sir Jonathan, ou plutôt il l'estimait, car son affection avait reçu un coup profond en présence de l'amour aveugle dont l'Américain entourait Georgette, celle-là même qui était devenue si antipathique dans ces derniers temps au fils de Pierre.

Mais cette estime vouée à son ancien professeur ne pouvait entrer en ligne de compte avec la tendresse et la reconnaissance éprouvées pour l'amie de sa vie entière, cette Suzanne en qui chacun avait une si absolue confiance dans la maison.

On était habitué à croire sa parole, à respecter ses décisions.

N'était-elle pas le dévouement, l'intelligence et la loyauté incarnés ?

—Oui, dit gravement Robert, je suis à toi, je t'appartiens. Lorsque tu commanderas, je t'obéirai !

—De nuit et de jour ?

—De nuit et de jour.

—Et tu me confieras tout ce qui se passera, tout ce qui se produira ?

—Oui, tout.

—Même avec Georgette ?

—Oh ! fit-il avec un haussement d'épaules significatif, celle-là ne compte guère pour moi.

—Mais elle compte joliment dans les événements qui vont se produire. Or ce sont ses actes et ses paroles à elle qu'il faut surtout surveiller, car ils peuvent être l'écho de la pensée d'un autre.

—De fait, Suzanne, ne trouves-tu pas l'amour de sir Jonathan pour elle bien extraordinaire ?

—Extraordinaire, non.

Robert la regarda fixement.

Suzanne, devant la lueur qui s'allumait dans les yeux du jeune homme, regretta ses paroles.

—Elle ressemble à sa sœur morte, m'a-t-on raconté.

Robert ne répondit pas.

La jeune femme de charge se leva.

—Ne cherche pas à approfondir ces choses avant l'heure voulue, dit-elle ; contente-toi d'avoir confiance en mon affection pour vous tous.

Mais veille sur Clotilde. A partir de ce soir reconduis-la chez elle, et que rien, entends-tu, ne t'en empêche.

Cette recommandation répondait trop aux plus secrètes pensées de Robert pour qu'il insistât.

Tandis qu'il retombait dans ses réflexions, Suzanne s'éloigna.

Sir Pierce devant partir à six heures de la gare Saint-Lazare rentrerait de bonne heure avec Georgette, cela était sûr.

Il fallait que l'Américain, à son retour dans la maison, trouvât la jeune gouvernante à son travail, tranquille ainsi qu'à l'ordinaire ; le moindre conciliabule, le plus léger émoi éveilleraient ses soupçons ; et cela, Suzanne comprenait qu'il fallait l'éviter à tout prix.

Vers cinq heures et demie, en effet, la victoria revint.

Sur le devant de la voiture, on voyait une caisse énorme ; c'était la potiche que Georgette avait voulu emporter elle-même sur-le-champ, sans laisser au magasin le soin de la lui livrer.

Sir Jonathan sauta le premier à terre, et prit la jeune fille dans ses bras pour la faire descendre.

Avec des précautions infinies, il lui fit monter les marches du perron, et se dirigea avec elle vers le petit salon où se tenait Adèle.